

LE GROGNARD.

MONTREAL, 28 Juillet 1883.

A NOS ABONNES.

Bon nombre d'abonnés ont rempli leur devoir à notre égard. Nous les en remercions et félicitons. Plusieurs cependant sont encore en arrière avec nous; les comptes leur seront envoyés immédiatement. Ils voudront bien, sans doute, les acquitter sans retard. Nous ne saurions faire continuellement des sacrifices pour le maintien de notre journal.

A nos abonnés donc de nous remettre fidèlement l'obole qu'ils nous doivent. Pour ceux qui nous doivent plus d'une année et qui ne paieront pas leurs arrérages d'ici au quinze de juillet, le journal leur sera discontinué et leurs comptes mis entre les mains d'un avocat.

Mais nous espérons que nos abonnés retardataires nous éviteront cette peine en payant immédiatement leurs arrérages.

L'ADMINISTRATION.

Correspondance de Ladébauche.

Lourdes 25 Juillet 1883.

Mon cher Grognard.

Voyant que le comte de Chambord ne mourrait pas j'ai cru très bien faire, dans l'intérêt de vos lecteurs de me rendre à Lourdes où je devais rencontrer un grand nombre de pèlerins canadiens.

Lourdes est un petit village assez gentil et ce qui j'y ai trouvé de plus beau c'est sans contredit la cathédrale.

Nos pèlerins canadiens sont tous arrivés en bonne santé.

Ce matin avant de nous rendre à l'église il a fallu faire l'appel pour voir si nous étions au grand complet.

Deux seulement n'ont pas répondu à l'appel.

C'était MM. Doutré et Beau-grand.

Ces derniers avaient pris la veille le train de Marseille où ils devaient prendre le paquebot qui devait les transporter en terre sainte.

Beaugrand a emporté avec lui plusieurs barriques qu'il doit faire remplir avec l'eau du Jourdain, avec laquelle il doit faire baptiser les enfants.

Quant à M. Doutré il se propose de nolisier un navire qu'il devra charger de terre de la Palestine pour être apportée à Montréal...

A sa mort il sera enterrée dans de la terre sainte. C'est Guibord qui en fera une gueule.

Nos pèlerins n'oublient pas leurs amis du Canada, Je leur ai

bien recommandé de prier avec ferveur pour la conversion des pécheurs. C'est grâce à ces prières que nous avons obtenu la conversion de Mercier.

J'ai prié pour la santé de Chapleau, j'ai demandé au ciel de le rendre bien portant surtout pendant les sessions du parlement d'Ottawa. S'il tient absolument à être malade, il faudra qu'il le soit pendant les vacances.

M. Joly se fait remarquer par sa piété et son assiduité. Ça lui a déjà fait tant de bien qu'il a déclaré qu'il voulait se retirer complètement de la politique. Cela lui fera beaucoup de bien et la province de Québec ne s'en portera pas plus mal.

Dans quelques jours je serai à Rome avec quelques uns des pèlerins et je t'écrirai une fois rendu.

Tout à toi

LADEBAUCHE.

Le gros T... un entrepreneur au petit pied, bien connu dans les auberges où il égale les consommateurs par les *cuirs* et les *velours* dont il émaille son langage parlait du cirque Barnum. Il disait :

—La ménagerie est composée de bêtes qui viennent des forêts féroces des vieux pays.

(Communiqué.)

LES SUCCESSEURS DE JUD

C'était un garçon timide et craintif que le jeune M. Vofroix. Il ne montait jamais en fiacre sans méfiance depuis qu'il avait lu dans un journal qu'un cheval de la Compagnie générale s'était, un jour, emballé. Quand aux chemins de fer, il en avait une peur noire, et jamais il ne prenait un billet sans une raison extrêmement sérieuse. Telle était celle qui, le jour où se passe cette dramatique histoire, l'obligeait à se rendre à Orléans.

M. Vofroix y allait pour se marier.

C'était tout un petit roman que ce mariage, un roman par correspondances. Jamais, en effet, M. Vofroix n'avait vu sa fiancée, ni ses futurs beaux-parents. Deux amis communs avaient ommanché l'affaire, qui avait marché tout seule, les fortunes se convenant à merveille.

Le jour de la cérémonie était fixé, les publications étaient faites, et le moment était venu pour M. Vofroix d'aller faire connaissance avec sa nouvelle famille.

* * *

Le train devait partir à 8 heures 45, dès huit heures, M. Vofroix était à la gare, tout agité de sinistres pressentiments, la tête pleine d'idées de tamponnements et de jambes cassées. Pour se secouer un peu, il acheta un journal. Et vous jugez si ses cheveux se dressèrent sur sa tête lorsque sous ce titre, *les successeurs de Jud*, il lut un effrayant fait divers, relatant une tentative d'assassinat commise la veille sur la ligne P. L. M. I.

L'article se terminait ainsi :

« Puisque les Compagnies ne savent plus protéger les voyageurs, il faut que ceux-ci sachent se protéger eux-mêmes. Ne montez donc plus en chemin de fer sans avoir sur vous un revolver chargé, ou tout au moins un cornet de tabac pour aveugler et rendre impuissant quiconque s'attaquerait à vous.

M. Vofroix laissa tomber le journal dans son épouvante, et sa première idée fut de ne plus partir, dût-il renoncer à son mariage. Mais les deux cent mille francs de dot de sa fiancée passèrent devant ses yeux et lui rendirent quelque force. Tout couvert d'une sueur froide, il se leva en chancelant et, d'un pas de somnambule se dirigea vers le petit bureau de tabac installé dans la gare.

—Est-ce qu'on a beaucoup de tabac à priser pour un sou? bredouilla-t-il.

Au moins quatre fois ce que tiendrait votre nez, répondit la marchande d'un air aimable.

—Alors, donnez-m'en pour trois francs!

Il fourra dans la poche de derrière l'énorme sac qu'on lui remit, et, un peu rassuré, se décida à dans la salle d'attente.

* * *

Il n'y avait dans celle-ci qu'un seul voyageur, un homme bodonnant, qui se mit aussitôt à le regarder avec insistance en souriant d'une façon qui déplut à M. Vofroix. Pour se débarrasser de cette obsession, il se hâta, sitôt les portes ouvertes, de monter dans un compartiment. S'y trouvant seul, il respira... Mais la sueur froide de tout à l'heure lui revint lorsque, juste comme le train allait partir, la portière s'ouvrit et donna passage au voyageur de la salle d'attente. Celui-ci s'accota dans un coin et, de nouveau fixa M. Vofroix avec ses yeux ronds. Il avait l'air bon enfant et agitait son gros nez d'une façon aimable, mais M. Vofroix lui trouva une physionomie sinistre. On n'était pas encore à Choisy-le-Roi, qu'il crispait déjà nerveusement sa main sur une poignée de tabac.

* * *

—Au premier mouvement qu'il va faire pour se jeter sur moi, se disait-il en claquant des dents, je vais lui coller ça dans les yeux!

Mais le voyageur ne bougeait pas. Il se bornait à continuer son examen d'un air malin, qui semblait atroce à M. Vofroix. Comme on passait à Juvisy, toujours sans remuer, il ouvrit la bouche :

—Alors, comme ça, dit-il, vous vous rendez à Orléans pour vous marier?

—Comment savez-vous ça? balbutia M. Vofroix éperdu.

—Je suis sûr, reprit l'inconnu, que vous portez à votre fiancée toutes sortes de jolis bijoux!

—Jésus! pensa M. Vofroix, il savait ce que j'ai dans mes poches avant de m'assassiner!

—N'approchez pas! hurla-t-il en voyant le voyageur se lever.

—Dans mes bras, mon... commença le personnage mystérieux. Mais il n'acheva pas la phrase

parce qu'il venait de recevoir dans la figure une poignée de tabac énorme, qui s'était presque tout entière engouffrée dans son nez.

* * *

Avez-vous quelquefois vu les effets du sirocco ou du simoun?... jamais caravane ne fut secouée par leur fureur comme le malheureux voyageur par le tabac de M. Vofroix. Son premier étournement fut si violent que son chapeau sauta dans le filet. Le second la ça ses lunettes d'or par la portière. Puis ce fut une telle série de convulsions qu'il s'en mettait la tête entre les jambes. Il semblait par instants que son nez allait éclater comme un obus, et M. Vofroix, qui, ahuri, éroulé sur sa banquette, assistait à cette tempête nasale, se disait en lui voyant rouler les yeux :

—L'assassin!... pour sûr il va me les jeter à la tête!

Tout à coup, la sonnette d'alarme apparut à ses regards effarés. Il donna un coup de poing dans la vitre, et, et, trois minutes plus tard, le chef de train et le chauffeur se précipitaient dans le compartiment. L'ouragan d'étournement continuait toujours, sans que l'homme au tabac pût placer une parole. Et il en fut ainsi jusqu'à Etampes, où on le remit entre les mains du commissaire de police.

* * *

Là seulement, entre deux secousses, il put murmurer son nom, et cette fois M. Vofroix s'évanouit tout à fait.

Celui à qui sa terreur lui avait fait administrer cette très formidable prise était son propre beau-père, qui était venu à Paris tout exprès pour lui faire une bonne farce en lui révélant son identité en wagon.

Gaston Vassy.

EXCURSION A TROIS-RIVIERES.

Nos lecteurs ne devrait pas oublier que la plus belle excursion de la saison sera, sans contredit, celle du *Canada*, annoncée dans nos colonnes, pour samedi le 4 août.

L'organisation est parfaite et le plaisir ne manquera pas à bord.

Il y aura un corps de musiciens, un orchestre pour les danses, le chœur de Montagnards Canadiens etc.

N'y manquons pas. Hâtons-nous d'acheter nos billets, car le nombre est limité.

LA FEMME

Un écrivain français qui a fait un charmant livre sur la femme, s'en fait aussi le défenseur enthousiaste et passionné. Nos lecteurs ne nous en voudront pas de reproduire un fragment de ce livre :

Accuse-t-on la femme d'être dé pensière, voici comment il la justifie de ce défaut : " Il est bien certain qu'elle n'est pas calculatrice; mais si elle l'était elle mourrait à la peine, exactement comme si

tent pas assez, parce qu'ils ne nous ont pas vues sous notre costume militaire et toutes ensemble, formant une petite troupe...

—C'est vrai, dit Amandine; on avait parlé d'une promenade dans le pays avec nos carabines et nos basquines, qui sont presque toutes pareilles... sauf quelques boutons, quelque soustache de plus ou de moins, — enfin c'est toujours un uniforme, — et on ne l'a pas faite, cette promenade.

—Eh bien, mesdames, il faut la faire; vous avez raison, cela imposera à ces paysans. Il faut toujours je un peu de poudre aux yeux du populaire.

—Le temps est superbe; je propose de faire cette promenade aujourd'hui.

—Aujourd'hui, soit!

—Aurons-nous un tambour avec nous?

—Assurément! c'est même indispensable: sans tambour nous pourrions parcourir le village et les environs sans attirer l'attention de personne; peut-être ne serions-nous vues que par trois ou quatre laboureurs; mais le tambour, cela s'entend de loin et tout le monde accourt pour savoir ce que c'est.

—Malheureusement, nous n'avons pour tambouriner que Nanon, qui tambourine bien mal!

—Ah! dame! moi je ne sais faire qu'un roulement!

—Si on n'entend qu'un roulement, on croira que c'est un enterrement militaire qui passe.

—Si nous prenions Lundi-Gras avec nous? Il s'est battu la caisse,

—O mesdames, point d'hommes avec nous! cela nuirait à l'effet que nous devons produire.

—Oh! je sais bien quelqu'un qui bat joliment la caisse, dit Nanon, et qui sait faire autre chose que des roulements!

—Qui donc!

—Pardi, c'est Martine, la cuisinière; elle s'est moquée de moi plus d'une fois pendant que j'apprenais le tambour, et elle le prenait et jouait dessus des morceaux que c'était magnifique... Elle enfonce joliment le garde champêtre.

—En vérité, Martine sait battre la caisse?... Nanon, va vite la chercher, et apporte ici le tambour et les baguettes.

La cuisinière arrive, suivie de Nanon qui tient le tambour.

—Martine! dit madame Pantalon, Nanon prétend que vous savez très-bien la caisse; est-ce vrai?

—Oui, madame, je me suis peut-être un peu rouillée, mais autrefois j'avais pris des leçons d'un de mes cousins qui était tapin dans les voltigeurs, et dame! ça allait ferme.

—Vous savez faire autre chose qu'un roulement?

—Je crois bien... je sais des marches, des retraites, des pas redoublés!

—Voyons, Martine, prouvez la caisse et donnez-nous un échantillon de votre talent...

A Continuer.